

— 1 —

EUGÈNE MATHIS

Lauréat de l'Académie de Stanislas
Lauréat de la Société Erckmann-Chatrian
Lauréat de l'Académie Française

Aux Champs de Fraize

**RECUEIL DE POÉSIES SUR MON PAYS
ET SUR LA LIGNE BLEUE DES VOSGES**

(Tirage à 200 exemplaires, dont 12 sur pur fil Lafuma)

PRÉFACE DE M. ÉMILE NICOLAS
ÉCRIVAIN LORRAIN

R. MATHIS, EDITEUR
LYCEE DE MOULINS

IMPRIMERIE G. THOMAS
NANCY

— 3 —

EUGÈNE MATHIS

Lauréat de l'Académie de Stanislas
Lauréat de la Société Erckmann-Chatrian
Lauréat de l'Académie Française

Aux Champs de Fraize

**RECUEIL DE POÉSIES SUR MON PAYS
ET SUR LA LIGNE BLEUE DES VOSGES**

(Tirage à 200 exemplaires, dont 12 sur pur fil Lafuma)

PRÉFACE DE M. ÉMILE NICOLAS
ÉCRIVAIN LORRAIN

R. MATHIS, EDITEUR
LYCEE DE MOULINS

IMPRIMERIE G. THOMAS
NANCY

À la mémoire de mon Maître vénéré,

M. Ad. COLIN,
(Décédé le 22 août 1912,
à Saint-Dié)

*Hommage de profonde gratitude
et d'affectueux souvenir.*

PREFACE

E. MATHIS m'a demandé de présenter au lecteur son recueil de poésies toutes inspirées de son pays natal et de ses souvenirs. Je lui en suis très reconnaissant, car il me fournit l'occasion de dire tout le bien que je pense de l'homme et de son œuvre.

E. MATHIS est né dans un hameau de Fraize. C'est là que l'auteur a passé son enfance au sein d'une famille laborieuse et unie. De là le titre de son recueil: Aux Champs de Fraize. C'est sur les champs de la jolie ville vosgienne que ses yeux s'ouvrirent à la magie des saisons. Ces spectacles, tantôt rudes et tristes, tantôt fleuris et joyeux, ont laissé au plus profond de son âme des souvenirs que rien n'a pu effacer, ni la peine, ni l'exil vers des contrées moins contrastées, ni les désenchantements de la vie, ni l'ingratitude des hommes.

Après une carrière bien remplie, il est revenu en son pays natal, et, en parcourant les lieux de sa jeunesse, il a revécu les moments à jamais révolus. Dans les poésies d'E. MATHIS nous retrouvons toujours une note mélancolique s'opposant à des évocations vivantes et optimistes. C'est le reflet des jours tristes plus nombreux en nos pays sévères que les jours radieux.

Pour débiter, E. MATHIS évoque sa vieille école, cette école morne que nous avons connue

ailleurs qu'au pays vosgien. Et cependant c'est là que s'ouvrit l'intelligence de celui qui devait devenir un maître à son tour. Il nous parle en termes émus des cloches de son église, de ces cloches dont les sons nuancés selon les circonstances heureuses ou malheureuses avaient un retentissement si profond en nos âmes sensibles et croyantes. Et voilà un tableau pittoresque d'une invention moderne : le *Train de chez nous*. Est-il chose plus délicieuse que les rencontres que l'on y fait, les échanges de sentiments qu'il provoque? Bien des poètes ont chanté les aspects des prairies au moment de la fenaison et ceux des champs de seigle au jour de la moisson, mais personne n'avait parlé du *Parfum des fanes*, parfum qui s'exhale quand on les brûle sur le champ où elles ont poussé au moment de l'arrachage des pommes de terre. A ce moment-là, elles répandent des fragrances troublantes délicieusement rappelées par le poète.

Il parle aussi des travaux nécessités par la culture, la récolte et l'utilisation du chanvre, dont RABELAIS a vanté avec tant de détails les mérites qui n'ont pu résister à une concurrence mondiale. Les scènes de la *Marande*¹ et du *Tue-chien*² sont traduites avec un accent personnel. La *Saint-Nicolas* est d'une psychologie exacte, se terminant par un geste que les prudes trouveront peut-être osé, mais si logiquement humain.

1 Marande : goûter des travailleurs à 10 heures et à 16 heures.

2 Tue-chien : fête qui suit la rentrée de la dernière voiture de la récolte.

La *ligne bleue* est celle qui cerne l'horizon du poète. Dans cette pièce et dans celles qui s'y rattachent, il nous décrit les mouvements des terrains et des monts dans une nature heurtée sans exagération, où les contours s'arrondissent au lieu de se hérissier de pics.

Cette *ligne bleue* n'empêche pas les regards de se poser sur la nature environnante. *Mon Hameau, notre Fontaine, le Ruisseau, la Ferme*, constituent un tout inséparable que l'œil attentif et ému contemple du seuil de l'humble demeure qui s'appuie au coteau.

E. MATHIS consacre quelques pages aux bêtes familières. Dans *la Vache* il rend justice à cette mère nourricière que la bêtise humaine méprise.

Comment certains antialcooliques prendront-ils le poème dédié à *l'Eau-de-vie* ? E. MATHIS est très courageux dans ses poèmes. Il ne veut rien méconnaître de ce qui fait un peu la joie des hommes sur terre. Il méprise à juste titre l'alcool industriel qui abrutit et prépare des générations décadentes, mais il tient à chanter les mérites de cette eau-de-vie qui est la quintessence des produits de la montagne: la mûre, la cerise, l'alise, la myrtille, le sureau, la prune, la framboise. Il nous dit qu'en ses jours nostalgiques, il lui suffisait d'approcher ses lèvres du goulot d'un flacon d'eau-de-vie du pays natal pour revoir les scènes de son enfance quand il

allait, avec ses camarades, à travers les *réaux*³, les combes et les bois à la recherche des fruits sauvages.

Le mariage des oiseaux à la *Saint-Joseph* est une légende printanière et fleurie ; *sous les Pins* nous revoyons les sites enchanteurs qui nous émurent aussi, mais moins profondément que l'auteur, car nous n'avons connu ces temples de la beauté qu'en pèlerin au pas hâtif.

Mais il faut nous arrêter car il faudrait beaucoup dire pour placer E. MATHIS dans le cadre que ses mérites imposent. Ce qui nous le rend profondément sympathique, c'est que tout ce qu'il écrit est consacré à son coin de terre, à sa montagne, à l'amour des siens et de ses compatriotes. Il le fait sans s'inquiéter ni de la gloire qu'il pourra en tirer, ni de l'ingratitude de ceux qui le jalouent. C'est un sincère et un juste.

Émile NICOLAS.

3 Réaux : plis de terrain soutenant les terres au penchant des côtes.

AVANT-PROPOS

Le manuscrit de ce recueil était déposé à l'imprimerie quand mon père tomba gravement malade. Sur sa demande, formulée quatre jours avant sa mort, j'ai ajouté la dernière poésie qu'il a écrite : « Notre Maison ». Mon père s'est éteint paisiblement, après deux mois de maladie, à Nancy, le 18 octobre 1933-Il repose maintenant dans l'un de ces champs de Fraise, celui du silence, auquel il a consacré la cinquième poésie de cet ouvrage.

J'ai jugé également utile d'insérer la poésie qui figure en tête. Mon père l'avait laissée de côté par délicatesse et bonté d'âme envers son pays. Mais j'estime que si ce pays a parfois été « sévère et injuste pour les siens », que si tout appui a manqué à ses premiers pas, que si la malveillance ou l'abandon de certains l'ont peiné, il y a là une raison de plus pour apprécier en lui l'amour de la terre natale, amour qu'il avait élevé à la hauteur d'un culte. Si, avant sa mort, il a pardonné tout et à tous, il est bon toutefois que l'on n'ignore pas que, sous les roses dont il a couvert son village, il a caché parfois les épines qui avaient fait souffrir son cœur sensible.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour dire à mon tour, après mon père, toute la gratitude émue que j'éprouve à l'égard de M. Émile NICOLAS, l'écrivain lorrain si estimé, pour avoir

bien voulu, dans sa préface, indiquer tout le bien qu'il pensait de mon pauvre papa et de son œuvre.

René MATHIS.

AUX CHAMPS DE FRAIZE

Donnant ce titre à l'œuvre, ô mon village !
Je n'ai pas eu dessein un seul instant
De présenter ces vers comme un hommage
Qu'offre à sa terre un fils reconnaissant.

Que voudrais-tu que mon âme contienne
Pour, entre nous, nouer de tels liens ?
Tu fus toujours, autant qu'il m'en souviene,
Pour moi sévère, injuste pour les miens.

Il eût suffi pour adoucir peut-être
Les premiers pas sur mon rude chemin,
D'un peu d'appui, mais nul, hors mon vieux maître,
De tes enfants ne m'a tendu la main.

J'ai bien souvent trouvé leur malveillance
Comme une entrave attachée à mes pas ;
Les sentiments de trop d'amis d'enfance
Aux jours mauvais ne résistèrent pas.

Tes filles sont de raison trop nourries
Pour s'attendrir aux chants d'un miséreux ;
Vainement même à cet âge où l'on prie,
J'ai présenté dans ton temple mes vœux.

Si j'ai mêlé ton nom à mon poème
Ce n'est non plus pour faire un calembour
C'est que malgré ces souvenirs, je t'aime
Et que ce nom résume mes amours.

RETOUR

À mes vieux amis.

Pourquoi, vieux vagabond, qui n'as pas une pierre,
À cette heure où tu sens ton pas se ralentir,
Après avoir fourni ta pénible carrière,
Regagnes-tu tremblant la côte hospitalière
Qui t'avait vu partir ?

N'as-tu point découvert en ta course inquiète,
Parmi tant de hameaux où t'a conduit le sort,
Un coin doux à ton cœur, dont une voix secrète
T'ait révélé le charme, en te disant : Arrête !
C'est ici qu'est le port !

Ne t'attends qu'à trouver deuil et déconvenue
Où tu crois découvrir l'attrait des anciens jours ;
Nul ne se lèvera saluant ta venue,
Quand tu rentreras las et la tête chenue
Au nid de tes amours.

Les anciens ne sont plus ; le voisin que tu croises
Te voyant si changé, ne te reconnaît point ;
Ainsi qu'un inconnu la jeunesse te toise
Et se dit en riant : Ce vieillard qui patoise
Doit revenir de loin !

Oui, je reviens de loin ; mais si ma tête est lasse,
Si le sort ne m'a point gâté de ses présents,
L'espérance, en mon cœur toujours jeune, est
tenace ;

Je vous rapporte, amis, en ma pauvre besace,
 Nos rêves de vingt ans.
Pendant que le progrès transformait mon village,
Celui-ci débordant de ses cadres étroits,
Et que le temps faisait de vous des personnages,
Dans mon lointain exil, je conservais l'image
 Du foyer d'autrefois.

Seul mon sol a gardé sa grâce souveraine
Si féconde en attraits dans sa diversité ;
Le leur en avait moins pour stimuler leur veine
Et, s'ils l'avaient connu, les poètes hellènes
 L'auraient déjà chanté.

D'ailleurs, et quel qu'il soit, n'est-il pas la patrie,
Ce pays dont la glèbe a nourri tous les miens,
Dont s'éveille aujourd'hui l'attirance endormie,
Pour venir me pencher vers cette ombre bénie
 Où dorment les anciens ?

À L'ANCIENNE ÉCOLE

Je voudrais, remuant les cendres du passé,
Ô chère et vieille école ! en te payant ma dette,
T'apporter aujourd'hui l'hommage du poète
Qui te doit ce qu'il est avec le peu qu'il sait.

Mon cœur reconnaissant a gardé souvenance
D'une antique maison dressant ses pignons blancs
Sur la mer de verdure, aux limites des champs
Dont nos ébats joyeux troublaient seuls le silence.

Point de préau couvert ; nos robustes santés
Des rigueurs de l'hiver montagnard n'avaient cure
La vieille pépinière, en ses nids de verdure,
Nous offrait un refuge aux jours brûlants d'été.

Ensuite je revois la salle à colonnade,
Puis les bancs sur lesquels vingt générations,
D'une lame patiente, avaient inscrit leurs noms,
Et le grand tableau noir près de la haute estrade.

On me conduisit là pour la première fois,
À longs cris exhalant ma crainte et ma colère ;
Que de patients efforts il a fallu pour faire
Produire un fruit utile au sauvageon des bois !

Mais le maître était bon et sa leçon suivie ;
La pratique du bien était son idéal ;
À lui je m'attachai d'un amour filial ;
Son exemple fécond m'a guidé dans la vie.

Hélas ! le maître est mort ; le vieux logis, aux lois
Du progrès fût soumis ; on fit si bien les choses
Que je ne trouve plus sous ces métamorphoses,
Rien de la chère image emportée autrefois.

À l'école, au vieux maître, avant que l'oubli tombe
Sur un passé qui meurt, j'apporte mes regrets,
Mon souvenir fidèle, ainsi que des cyprès
Qu'au début de l'hiver on couche sur les tombes.

LES CLOCHES

Portant son casque noir, puissant, cerclé de fer,
Comme un vaisseau fixé par l'ancre sur la mer,
Ayant des toits nombreux pressés dans son sillage,
Le vieux clocher s'élève en avant du village.

Le progrès veut que tout change sous le soleil;
À ce qu'il fut toujours, lui seul reste pareil ;
Il reste tel avec, en sa charpente immense,
Les cloches dont les voix ont bercé mon enfance.

Ô voix de mon clocher ! quand vous tombez des
cieux, Qu'avez-vous de touchant et de mystérieux,
Pour que, des souvenirs endormis en mon âme,
À vos accents profonds, se déroule la trame ?

Je me revois tout jeune entrant dans le saint lieu,
Si près de la nature et si proche de Dieu,
Que j'y croyais trouver, descendu sur la terre,
Un coin du paradis dont m'enchantait grand'mère.

Vos chœurs majestueux faisant trembler la tour ;
Sous la voûte profonde illuminée à jour,
Les somptueux accents de l'orgue et les cantiques
Inondaient tous mes sens d'une joie extatique.

Plus tard, quand les enfants heureux et bien nippés
Aux soins du culte étaient dans le temple occupés,
Nous, les pauvres, là-haut, suspendus aux filoches,
Dans les jours solennels, nous brimbalions les
cloches.

Quand, le cerveau rompu, plein de bourdonnements,
L'ébriété du bruit pressait nos mouvements,
De leurs gueules d'airain, les clameurs confondues,
En flot tumultueux, roulaient dans l'étendue.

Les cloches au repos dans le haut belvédér,
Le bronze ému semblait encor frémir dans l'air ;
Ainsi mon cœur longtemps vibrat des voix perçues
Dans l'orage de sons qui mourait dans la nue.

Pour mieux les écouter, je me levais pieds nus,
Quand, dans le matin froid, s'élevait l'angélus ;
Et le soir, dans le ciel profond de la vallée,
Je suivais recueilli leur pieuse envolée,

Elles prêtent, ces voix, tant de charme au destin !
Du passé douloureux le souvenir s'éteint ;
Le présent terne et gris de rose se colore ;
L'avenir resplendit dans un éclat d'aurore.

Les cloches de Noël font oublier l'hiver ;
La nature est plus belle et le ciel est plus clair
Lorsque mon clocher chante, et mai doit son prestige
À ses gais carillons autant qu'à ses prodiges.

La mort à leurs accents perd ses aspects cruels ;
Les dieux me semblent bons, les humains fraternels ;
Et pour s'épanouir dans les âmes candides
L'amour n'obéit plus à des calculs sordides.

De croire en ce présage, il m'en a trop coûté ;
Les hommes et les dieux m'ont durement traité ;
Et jamais d'un rayon, l'amour, de ses ivresses
N'éclaira les printemps de ma pauvre jeunesse.

Ô voix de mon clocher ! vous m'avez donc leurré ;
Mais le fond de mon cœur n'en est pas ulcéré,
Puisque j'ai vu parfois, grâce à votre magie,
Sur mon sillon ingrat fleurir la poésie.

LE CIMETIÈRE

Ainsi qu'un pèlerin après un long voyage,
Je cherche vainement un coin hospitalier,
Gardant tous les aspects qui me sont familiers,
Dans la cité qui monte où fut mon cher village.

Suis-je déjà si vieux, ou bien par tant d'efforts
L'homme et le temps ont-ils bouleversé ma terre,
Cette foule m'est-elle à ce point étrangère,
Que je sois obligé d'interroger les morts ?

Comme chez les vivants, hélas ! mon pas s'égare ;
Mon humble cimetière autrefois à l'étroit,
Qui déborde aujourd'hui de l'ombre du beffroi,
Emprunte l'étendue et la mine d'un square.

Le flot des étrangers, maître en notre maison,
A, de l'asile saint, deux fois brisé l'enceinte ;
Et la borne nouvelle est par la vague atteinte ;
La grange de la Mort craque sous la moisson.

Au lieu de l'enclos vert et frais comme une ormoie,
Je ne vois qu'une glèbe ouverte sans répit,
Comme si par le sang remise en appétit,
La terre incessamment réclamait d'autres proies.

Car pour aider la Mort et labourer ses champs,
La guerre, guerre infâme et terrible, est venue,
Promenant dans ce sol sa sinistre charrue,
Brisant les os des morts dans les tombeaux béants.

En l'asile sacré retourné par la bombe,
Des soldats immolés on a couché les corps ;
Les morts apitoyés, en se serrant, nos morts
Ont fait à ces martyrs une place en leur tombe.

Le sol est deux fois saint où dorment les aïeux
Et les héros obscurs, des plus lointaines plages
Accourus pour garder nos foyers des outrages,
Et sur nos monts sanglants tomber victorieux.

Le « clamart » de jadis doux à ma nostalgie,
Est sorti de l'orage et plus riche et plus beau ;
L'art adoucit l'aspect sévère des tombeaux
Et jette sur nos deuils l'attrait de sa magie.

Mais je ne trouve plus, dans le nouveau pourpris,
Les tombes des anciens dont seul je sais l'histoire,
Avec moi, dans l'oubli, sombrera leur mémoire ;
Pour la seconde fois la mort les aura pris.

LE TRAIN DE CHEZ NOUS

Un beau sujet me tente :
Mettre en vers la vapeur.
Mais l'œuvre m'épouvante
Par sa robuste ampleur ;
J'ouvre dans mon ouvrage
Que je voudrais sans trous.
Seulement une page
Au vieux train de chez nous.

Dans un décor de planches,
On découvre le toit
De la station blanche ;
Derrière on aperçoit
Un convoi minuscule
Brillant comme un joujou
Qui flâne ou déambule :
C'est le train de chez nous.

Fumant comme un cratère,
Crachant comme un geyser,
Des flancs de sa chaudière,
Il tire un bruit d'enfer ;
Mais grandement se leurre
Qui le croit casse-cou :
Il fait du quinze à l'heure

Le bon train de chez nous.
Au retour d'un voyage,
Quand, à Saint-Léonard,
Dans un épais nuage,
Paraît le tortillard,
On croit pour nous attendre,
Que le foyer si doux
A bien voulu s'étendre
Jusqu'au train de chez nous.

Pour devenir illustre
Il ne fit jamais rien :
Pendant près de dix lustres
Il n'a broyé qu'un chien ;
Jamais il ne déraille
Et transporte surtout
Le monde qui travaille
L'humble train de chez nous.

D'y monter on s'empresse ;
On y parle patois ;
L'air des monts vous caresse,
Et l'on se sent chez soi ;
On salue à la suite
Tous les hameaux d'Anould,
Et puis le cœur palpite :
Le train entre chez nous.

Pour les retardataires
Il se montre obligeant,
Il sifflote aux barrières
Pour saluer les gens ;
Plein de rires de filles
Et de gais tourlourous,
C'est un train de famille
Le doux train de chez nous.

Comme un coursier s'anime
En flairant le relai,
Il ahane et s'escrime
Dans le dernier remblai ;
Entendant crier : Fraize !
Il semble qu'avec vous
Se sente rempli d'aise
L'heureux train de chez nous.

SAINT CHÉDEZ⁴

Saint Chédez sois propice
Aux gens de ta cité,
Pour que toujours fleurisse
En ce lieu la gaîté.

Cité qui n'a d'illustre
Qu'un progrès sans égal,
Pour te donner du lustre,
Coule dans le métal
La trogne rubiconde
De ce saint réputé
Dont la vertu féconde
Fait ta félicité.

C'était un joyeux drille
Qui s'appelait Chédez
La prestance virile,
Le regard décidé,
Il marchait dans la vie
Comme un triomphateur,
Faisant mainte folie
Et ravageant les cœurs.

⁴ On désigne ainsi une fête instituée à Fraize par le maire Chédez.

Barbier, apothicaire
Et vendeur d'orviétans,
Sur toute mâle affaire
Il conseillait les gens ;
Puis il vendait à boire ;
Aussi dans son salon
Il vous rasait les poires
De toutes les façons.

D'esprit tenant boutique
Et le cœur sur la main,
Retors en politique
Comme un prélat romain,
Expert au saut de carpe,
Pendant plus de vingt ans,
Il ceignit de l'écharpe
Son ventre omnipotent.

Avecque son compère,
L'illustre saint Boscu⁵,
À l'époque où prospère
Au bois le « chaupécu⁶ »,
Démarquant la Saint-Blaise⁷,
À l'ombre des sapins,
Il fit, de la jeunesse,
Danser les gais essaims,

5 Boscu était cabaretier, il instaura l'habitude de faire danser à Mandramont à l'occasion du pèlerinage à la chapelle de Monte-goutte.

6 Fruit de l'églantier (terme patois).

7 Fête patronale.

Les quelques peccadilles
Dont on lui fit grief,
Étaient moyens habiles
Pour se mettre en relief ;
Il eut fait capitale
La modeste cité,
Si la cuite fatale
Ne l'avait emporté.

De vivre en cénobite,
Il n'eut jamais dessein,
Mais sans tant de mérite,
On peut bien faire un saint ;
Aussi le peuple juste
Du jour qu'il trépassa,
Fit à son nom auguste
Place dans l'almanach.

En vrai fils de la Vosge,
Emportant un setier,
Il passa par la loge
Du célèbre portier ;
Il enivra Saint Pierre,
Et puis, faisant florès,
Entra dans la lumière
En décrivant des S.

Le joyeux néophyte,
Chantant ses airs lurons,
Faillit causer la fuite
Des sacrés escadrons ;
Aux divines moniales
Voulant faire la cour,
Il fit bien du scandale
Au céleste séjour.

Depuis ses facéties
Font pouffer les élus ;
Les vierges radoucies
Ne s'effarouchent plus ;
La gaîté qu'il déclenche
Met en rumeur les cieux,
Et, dans sa barbe blanche,
Rit le père bon Dieu !

LES FOINS

À Monsieur

Besson.

Oh ! que la terre est belle, en juin, quand la nature
Se pare de l'effort de toutes les saisons,
Que le fer des faucheurs sous sa large morsure,
Ne l'a point dépouillée encore des moissons!

Quand l'aube, d'un rayon, avait percé les brumes,
Mon père m'appelait, et, nous levant tous deux,
Au tintement que font dans le dos les enclumes,
Nous partions sommeillants dans le matin frileux.

Nous descendions ainsi par les profondes laies,
Entre les hauts talus que hérissent les houx.
Vers le val où le pré que ceinturent les haies,
Sous le brouillard laiteux tendait son manteau roux.

Il confinait au champ où l'église est dressée,
Où sont venus dormir depuis plus de cent ans,
Les aïeux dont la vie, avant nous, s'est usée
À dépouiller ce sol du manteau du printemps.

On plongeait, pour l'emplier, le coffre dans la noue ;
Un instant l'acier bleu vibrait sous les tuffeaux
Et la rosée, ainsi qu'un collier qu'on dénoue,

Avec l'herbe, tombait sous les coups de la faux.
Les bugles, les plantains et la flouve odorante,
Les pâturins laineux avec tous les gramens,
Les trèfles, les lotiers, en jonchée abondante,
Tombaient derrière nous dans le vent des pollens.

Quand l'ombre s'effaçait aux marges des prairies,
Le soleil triomphant embrasait les hauteurs ;
Des gazons pleins de sève et des herbes flétries,
À l'air chaud se mêlaient les pesantes senteurs.

Tandis que se hâtant dans leur tâche, les femmes
Faisaient s'éparpiller l'herbe sous les râteaux,
Les faucheurs accroupis battant leurs larges lames,
Éveillaient les échos au rythme des marteaux.

Puis les ouvriers las refermant leur monôme,
Dans les gazons fleuris déambulaient encor,
Jusqu'à l'heure où la nuit endormait de ses baumes
Les souffrances du cœur et les peines du corps.

Les *chevrottes* enfin moutonnaient les campagnes
Où le foin odorant en meules était monté,
Et le soir descendait doucement des montagnes
Empreint de lassitude et de sérénité.

Hautes comme des tours, les voitures pesantes,
Craquant sur leurs essieux et semant des parfums,
S'en allaient lentement dans les ombres naissantes,
Le long du cimetière où dorment nos défunts.

Les robustes faucheurs couchés là dans la terre,
Au roulement des chars secouant leur repos,
Sentaient leurs fils remplir leur tâche coutumière,
Et la paix des beaux soirs baignait leurs pauvres os.

LES SEIGLES

À mes Sœurs,

Sur l'aire de la grange où la glaise s'écaille,
Près l'étable où les bœufs ruminent dans la paix,
Sous les coups des batteurs, le grain pleut dans la
paille,
Comme une averse sourd sur un feuillage épais.

Et les fléaux pesants dont se hâte l'allure,
De leur cadence allègre ébranlant les hameaux,
Préparent à pleins sacs la neigeuse mouture
Au moulin qui bruit là-bas au bord des eaux.

J'adore me blottir sous les monceaux des chaumes
Que les coups redoublés font sauter des liens ;
Pendant que sur les vans danse un monde d'atomes,
Monte des seigles mûrs un chant aérien.

Il exalte, ce chant, la race dont nous sommes,
Qui, du soc, coopère à l'œuvre des saisons,
Qui fait des gerbes d'or jaillir le sang des hommes
Et mûrir leurs espoirs avecque les moissons.

Le seigle est comme nous un habitant des landes,
Aimant le libre espace et l'air des sommets purs ;
C'est au front des grands bois, aux lisières des

brandes, Qu'on prépare le champ pour les germes
futurs.

On va, les cous tendus et sanglés d'étrivières,
Par la glèbe pierreuse où l'on marche pieds nus,
Remontant tout le jour en de lourdes civières,
Les sols, au flanc des monts en gradins retenus.

On marche sur la côte où la bise se rue
Dans le champ, aux genêts, disputé par le soc,
Derrière les bœufs lents liés à la charrue,
Dont la morsure grince en entaillant le roc.

Puis le grain roux s'épand en grêle sur la terre,
La herse de sa griffe arase les sillons ;
Le pain peut maintenant naître dans le mystère,
L'hiver sur les guérets, lâcher ses papillons.

À l'appel des avrils, la sève est remontée,
Des champs, dans sa verdure, drapant tous les replis,
Et sur l'immensité de la nappe agitée,
Les brises mollement vont se creuser des lits.

De fleurs et de berceaux la ronceraie est pleine,
Et des chansons d'hymen éclatent dans les cieux ;
L'épi monte et fléchit sous son fardeau de graine,
L'été pour le mûrir, épuise tous ses feux.

Mais déjà du parfum des cumins et des mauves,
Les foins, rentrés d'hier, emplissent la maison,
La moire des coteaux a pris des reflets fauves.
Mes sœurs, voici venir le temps de la moisson.

Avec vos faucillons, emportez de quoi boire,
Puis qu'on monte là-haut par les sentiers ardu ;
Sur la lame d'acier, passons la pierre noire,
Et sur le sol natal couchons les seigles drus.

On croit sur les sillons, voir rutiler des braises,
Quand règne le midi dans les cieux aveuglants ;
Comme l'haleine ardente aux gueules des fournaies,
L'air qui vibre s'élève en tourbillons brûlants.

Le sang, comme du feu, circule dans les veines,
Et sur les fronts hâlés coule à flots la sueur ;
Les reins ployés sont lourds de fatigue et de peine,
Quand vous mangez du pain, pensez au
moissonneur !

Mais enfin, triste et lent, le chant des sauterelles
Monte seul dans le soir mélancolique et gris ;
Hâtons-nous d'assembler les dernières javelles,
Et, chargés d'épis lourds, rentrons au frais logis.

Nous rapportons aux mains les arômes des friches,
La senteur de la menthe et des épis coupés,
Qui s'allie aux parfums du pain frais et des quiches
Embaumant la cuisine où fument les soupers.

Pendant que nous taillons la miche à pleine tranche,
L'apaisement des nuits dont les toits sont baignés,
Lentement sur nos fronts et nos âmes s'épanche.
Combien sont doux le pain et le repos gagnés !

PARFUM DES FANES

Dans le soir automnal flotte l'odeur des fanes
Que l'on brûle dans l'ombre aux champs de mon
pays ;
Aussitôt un pouvoir magique s'en émane
Qui fait revivre en moi les jours évanouis.

D'abord le souvenir à l'esprit se présente
De ce vallon qui s'ouvre au revers des monts bleus,
Dans la saison, à l'heure où la bande bruyante
Des arracheurs s'en va dans le matin frileux.

Des feux de l'aube, à peine la cime s'auréole ;
Le brouillard, comme un lac, sommeille dans les
fonds,
Ou, recourbant ses flots comme le long d'un môle,
Aux rangs pressés des pins accroche ses flocons.

Voici joignant la brande aux lisières vermeilles,
Pour la tâche du jour, le champ qu'on a marqué ;
Les travailleurs en hâte alignent leurs corbeilles,
Et chaque sillon est par l'un d'eux attaqué.

Aux morsures des crocs la glèbe soulevée,
Livre tous les trésors contenus dans ses flancs ;
Groupés sous chaque pied, ainsi qu'une couvée,

Apparaissent au jour les tubercules blancs.

Chacun tient à remplir le premier sa *bocelle*⁸ ;
La fièvre du travail anime le chantier ;
Et la récolte sort de terre et s'amoncelle
Dans les sacs alignés tout le long du sentier.

Sur le nombre et le poids des fruits on s'extasie ;
On chante, on gouaille, on rit ; les cancons du
hameau Le quolibet joyeux, la verte facétie,
Volent de champ en champ et de côte en coteau.

Bientôt d'amples débris les terres sont jonchées ;
Armés de longs râteaux, les enfants à leur tour
Viennent mettre en meulons les fanes arrachées
Dont ils feront des feux en dansant alentour.

Quand leur blanche fumée en l'azur s'évapore,
Elle emplit tout le val de son parfum subtil,
Cette odeur des *fourneaux* dont je me grise encore
Après tant de jours pris par l'absence et l'exil.

Aux limites du champ la jauge enfin confine ;
Il est temps, car les monts sont par l'ombre envahis ;
En honneur de la tâche et du jour qu'on termine,

8 Grand panier à mains.

Les jeunes dans le soir lancent leur *tiouhihi*⁹ (i).

Puis les robustes gars aux lueurs des étoiles,
Sur de lourds chariots entasseront les sacs
Paraissant dans le soir sous la blancheur des toiles,
Alignés sur le champ ainsi que des poussahs.

Et les bœufs noirs, au joug attelés par les cornes,
Le long de la lisière obscure des *hagis*¹⁰,
À travers les coteaux silencieux et mornes,
Ramènent lentement la récolte au logis.

Calfeutrons maintenant les fenêtres, la porte,
Car l'hiver va, du nord, descendre avec les froids ;
Mais nous pourrons sans crainte entendre sa cohorte
Se rouler impuissante et rugir sur nos toits.

Nous tenant lieu de vin, de froment et de bière,
La pomme de terre est comme un présent des dieux
Qui nous permet, vivant sous un climat austère,
D'ignorer des cités l'appel insidieux.

Car, grâce à ses vertus, l'industrie alimente
Notre gousset d'argent, nos verres de boisson,

9 Tiouhihi : cri de joie, d'appel ou de défi du montagnard.

10 Hagis : petits bois.

Et le cochon gavé de sa chair féculente,
Dans la grasse abondance entretient la maison.

LE CHANVRE

C'était l'un des attraits de nos douces montagnes
De voir, sur les coteaux conquis par les aïeux,
Ou dans les creux pleins d'ombre où s'étendent les
fagnes,
Pousser le chanvre vert et le lin aux yeux bleus.

Quand le soir estival noyait le vallon sombre,
L'acre parfum du chanvre enivrait les pastours,
Et leurs chants langoureux pleuraient dans la
pénombre
Sous les cieux étoiles propices aux amours.

Les reparons montaient aux épaules des filles
Qui venaient en jasant arracher les moissons ;
La récolte était mise en meulons, et leurs files
S'enveloppaient du vol effaré des pinsons.

Quand l'été flamboyant avait mûri la graine,
On ramenait joyeux sur les grands chariots
Les chanvres odorants qu'on riflait dans la *graine*¹¹
Où les chènevis blonds craquaient sous les sabots.

Puis, sur les prés rasés, les éteules du chaume,
La fermière étendait les brins en éventail,

¹¹ Graine : grange.

Abandonnant ainsi, pour en fondre la gomme,
La tige à la morsure humide de l'aiguail.

On la passait au jour, puis, le soir, à la *veille*,
Des brisoirs tapageurs, la mâchoire de bois
Hachant le chanvre sec, pour en rendre la teille,
Troublait la nuit ainsi que de claquants abois.

La fibre était soumise au feutrage des meules,
Et ce fut mon premier étonnement de voir,
Hautes comme des tours, ces masses rouler seules,
Au lourd fracas des eaux, dans l'ombre du pressoir.

Puis, sous les coups pressés de l'écouche de frêne,
La teille floconnait frappée à tour de bras ;
La poussière volait dont la filasse est pleine ;
La chénevotte en tas tombait sous les *sabrats*¹².

Les pointes des sérans retenaient les étoupes ;
Grand'mère alors mettait les fibres en paquets ;
Puis elle les roulait, sur ses genoux, en *toupes* ;
La récolte était prête enfin pour les rouets.

Quand, l'hiver revenu, pour la chaude veillée
Les gens se rassemblaient, les filles du hameau,
D'un pied léger filant leur blonde quenouillée,
Sous les yeux des garçons, préparaient leur

12 Sabrât : pied à tiller ou soutenance.

trousseau.

Ensuite l'ourdissoir aux girations lentes,
Pour apprêter enfin la chaîne au tisserand,
Avec tout son entour de bobines roulantes,
Entrait en action dans le logis vibrant.

Les fils étaient tendus et passés dans la lice ;
Puis mon père en chantant se mettait à tisser ;
Près de lui je grimpais sur la banquette lisse ;
Au rythme du métier je me laissais bercer.

La navette de buis qui passe et qui repasse
De la trame en courant dévidait le rouleau
Et sous les battements rapides de la chasse,
La toile lentement montait sur l'ensoupleau.

Ensuite dans le pré la nappe était tendue,
Mettant un sillon blanc sur le vert du gazon ;
On arrosait de l'eau des *rupts* l'étoffe écrue,
Et le soleil donnait la dernière façon.

Les aïeules au front tout nimbé de lumière,
Taillaient à pleins ciseaux dans la pièce aux longs
plis, Dont le rayonnement emplissait la chaumière

De la pâle blancheur qui coule des surplis.

Le dimanche, du coffre aux sculptures massives,
Légué par les anciens, où le parfum troublant
Des reliques se mêle à celui des lessives,
La mère pour les siens, tirait le linge blanc.

Et la toile coulait comme une onde lustrale,
Donnant l'illusion au rude laboureur,
Du baiser reposant de la terre natale,
Sur son corps fatigué par six jours de labeur.

LA MARANDE

Aux lisières du champ qu'on laboure ou moissonne,
À l'abri du buisson dont le feuillage épais
Défend du chaud l'été, de l'ondée à l'automne,
La provende est à l'ombre et la boisson au frais.

C'est étrange combien cette glèbe vosgienne,
Creuse les estomacs puis aiguise la dent,
Combien les soleils d'août, le hâle ou l'aigre
*ardenne*¹³,
Rendent sec le palais et le gosier ardent.

Aussi quand l'heure enfin sonne de la *marande*,
Pas plus qu'à son travail, ne boude l'ouvrier ;
Sur le talus herbeux s'éparpille la bande ;
Apporte, ménagère, apporte ton panier !

Le maître sur la miche — ainsi le veut l'usage —
Trace une croix avec la lame du couteau ;
Le pain est entamé, le bon pain de ménage,
Dans lequel chacun taille un plantureux chateau.

13 Ardenne : vent du nord-ouest.

À moins qu'il n'aime mieux le lard, chaque convive
Pourra faire son choix pour en fourrer son pain,
Entre le *chic*¹⁴ crémeux assaisonné de cive
Et le *géromé*¹⁵ roux parfumé de cumin.

C'est le tour maintenant du flacon qu'on révère,
D'où le brandevin coule en larmes de cristal ;
Jusqu'à son œil qui rit, chacun lève son verre,
Puis engloutit d'un trait le breuvage vital.

En devisant gaiment la marande s'achève ;
Puis, les couteaux fermés, on prend un dernier *fil*¹⁶ ;
On allume sa pipe, et chacun se relève
Pour aller vaillamment reprendre son outil.

14 Chic : caillebote ou fromage blanc.

15 Géromé : fromage de la région de Gérardmer.

16 Fil : rasade d'eau-de-vie.

TUE-CHIEN

L'abri rustique est plein des caves jusqu'au faîte.
Comme bateau rejoint tardivement le port,
Un dernier char arrive, et dans la ferme en fête,
Pour le *tû-chien* on a sacrifié le porc.

Le fouet bruyant remplit le vent de sa fanfare ;
La voiture entre avec de plantureux bouquets ;
On s'empresse, on décharge ; un joyeux tintamarre
Prélude au gras festin dont on sent les apprêts.

La grande cheminée est changée en fournaise,
Et tous les tâcherons ouvrent un œil charmé
Sur les pots accroupis le ventre dans la braise,
Et qui chantent en chœur leur refrain parfumé.

Donnez double provende aux hôtes de l'étable ;
Du jour tiède tirez *koklehof*¹⁷ et *totê*¹⁸ ;
Fermez l'huis au vent frais, que l'on se mette à table,
Et qu'à pleins pots le vin coule à satiété.

Puis, quand le nez des vieux tombera dans l'assiette,
Aux valse d'outre-monts s'abandonnant joyeux,
Les jeunes, aux accords nasards de clarinette,

17 Koklehof : gâteau, genre baba, spécial à la région.

18 Toté : gâteau feuilleté.

Useront les planchers sous leur talon nerveux.
Sans se lasser jamais, sans perdre une seconde,
Jusqu'au jour danseront les couples enlacés ;
Quand ils fêtent la terre et son œuvre féconde,
À ses enfants, l'Amour ne dit jamais : assez !

SAINT NICOLAS

Le bon Saint Nicolas au vieux foyer lorrain
Doit descendre ce soir ; à l'usage fidèle,
Ma gentille voisine a mis dans sa cervelle
D'entrer dans le costume et le rôle du saint.

Elle n'aperçoit pas, riant comme une folle,
Combien, ému d'amour, j'ai, sur ses cheveux blonds,
Peine à placer la mitre, et, sur son buste rond,
À tendre le surplis et disposer l'étole.

À présent de ce lin renforçons le sourcil,
Fabriquons une barbe et rembourrons l'oreille ;
Je doute qu'affublé d'une toison pareille,
Un Saint Nicolas pût être mieux réussi.

Et maintenant partons à travers la nuit sombre,
Par le hameau neigeux, visiter les logis
Où les petits enfants par l'angoisse assagis,
Attendent frissonnants à tous les bruits de l'ombre.

J'accompagne Clairette en chevalier féal,
Portant dévotement la traîne et, de la crosse,
Écartant des mollets les crocs des chiens féroces
Qui hurlent inquiets voyant le carnaval.

De père Fouettard prenant la voix sévère,
Je souffle la terreur dans le peuple enfantin
Ou, quand je trouve prêt un ample picotin,
Bien stylé, je me mets ainsi qu'un âne à braire.

Pour tramer avec nous leurs innocents complots,
Accourent les mamans discrètes et rieuses ;
Le prélat est chargé de choses précieuses
Et mis vite au courant des crimes des marmots.

Alors, comme un acteur qui soigne son entrée,
Saint Nicolas paraît grave et majestueux,
S'inclinant sur le seuil et d'un geste onctueux
Passant sa blanche main sur sa barbe lustrée.

Blottis dans le giron des vieux, les enfançons
L'accueillent aussitôt par des cris d'épouvante
Ou bredouillent tout bas, joignant leurs mains
tremblantes,
Leur prière emmêlée aux bribes de leçons.

Il lui, roulant les *r*, divulgue à l'auditoire
Ce que son petit doigt lui conte d'importun ;
Gourmandise, larcins, mensonges, — et chacun
S'effraie à se sentir à ce point l'âme noire.

Mais de son panier dont le couvercle est levé,
Il tire des douceurs de soie enveloppées,
Des ménages, des jeux, des pantins, des poupées,
Et tout à fait pareils à ceux qu'on a rêvés.

La joie, à cette vue, a changé les visages ;
Les petits, dans leurs bras serrant tout leur butin,
Ont retrouvé la voix pour jurer « sûr, certain »
Qu'ils mangeront leur soupe et seront toujours sages.

Puis, tout à fait conquis par son accent câlin,
Ils ne refusent pas, bien que leur cœur palpite,
De venir bravement, quand le saint les invite,
Frotter leur nez morveux à sa barbe de lin.

Notre visite à tous les foyers étant faite,
« Que me donnerez-vous, ai-je enfin demandé,
Ô patron généreux ! pour vous avoir aidé
En faisant sur vos pas si galamment la bête ? »

Le saint sur moi daignant abaisser ses regards,
Tire l'étaupe et tend sa frimousse mutine,
Et puis, roulant les r en sa ronde poitrine,
Me répond en riant : « *Rembrasse-moi, mon gars !* »

DE MON SEUIL

À Monsieur Pierrot.

Du seuil de ma chaumière
Que l'orient éclaire,
De ses feux rajeunis,
Mon regard ébloui
De la vallée embrasse
Le lumineux espace.

Traçant sur l'horizon,
Qui barre son sillon,
Un trait de quinze lieues,
Brille la ligne bleue
Dont les vastes sommets
Se drapent de forêts.

Au pied de ses moraines,
À l'appel des sirènes,
Se réveille Plainfaing ;
Dans le frileux matin,
Son peuple vers l'usine
En hâte s'achemine.

À la source des *rupts*¹⁹,
Plus loin c'est Habaurupt ;
La gorge se prolonge,
La montagne qui plonge
En cet obscur lointain
Dérobe le Valtin.

Plus près la rouge troupe
Des toits d'Anould s'agroupe
Autour d'un blanc clocher
Sur son tertre perché ;
Plus d'un même s'accroche
Au flanc prochain des roches.

Dans le sillon voisin,
C'est, au pied du ravin,
Où ses maisons s'acculent,
Clefcy que dissimulent,
Dressés comme des tours,
Tous les monts d'alentour.

Fraize, dans la vallée
Comme un cirque étalée,
Sourit au bord des eaux ;
Et ses nombreux hameaux
Assis dans la verdure,
Lui font une ceinture.

19 Rupt : ruisseau.

Tel est mon univers,
Dont le coin le plus cher
Abrite l'humble chaume
Où s'en reviennent comme
Des oiseaux dans le soir,
Mes rêves, mes espoirs.

LA FRAIZILLIENNE²⁰

Fraize, patrie,
Terre chérie
Des vieux *Héros*²¹,
Que les échos
De notre histoire
Pleine de gloire,
Vibrent aux chants
De tes enfants !

Dans la surface verte
Du fastueux manteau
Dont la Voge est couverte,
Serti comme un joyau,
Autant que cité reine
De grâce avantagé,
Fraize au seuil de Lorraine
Accueille l'étranger.

Le destin fut propice
À nos rudes aïeux,
Quand, suivant leur caprice,
Descendus des hauts lieux
Ou montés de la plaine,
Séduits par tant d'appas,
Dans le vallon des frênes

²⁰ Mise en musique par M. Michel, de Fraize.

²¹ Héros : nom des habitants de Fraize.

Ils fixèrent leurs pas.
De leurs efforts sublimes
Dépensés sans arrêt,
Leurs fils ont jusqu'aux cimes
Repoussé la forêt ;
Entre l'homme et la terre
Le temps scellant l'hymen,
D'un vallon solitaire
A fait un autre Eden.

Les grands bois le couronnent
Dressés comme un rempart ;
Maints hameaux l'entourent
Saillant de toutes parts
Au penchant des collines,
Ou nichant dans les cieux,
Dans l'ombre des ravines
Cachant leurs toits ocreux.

Ce sont les Aulnes, ville
Où chantent les métiers,
Le Chêneau, Mazeville,
Beurrée aux frais sentiers,
Scarupt, Sèches-Tournées,
La Roche, Mandramont,
Demeures fortunées
S'étageant sur les monts.

Lorsque les gens de Fraize
Sous le fanion ducal
Ou l'enseigne française
Servaient d'un zèle égal
L'une et l'autre patrie,
Toujours au premier rang,
Combattant pour sa vie,
Ils lui donnaient leur sang.

Les fils de notre race
N'étaient-ils point parmi
Leurs voisins de l'Alsace
Aux côtes de Valmy,
Dans la masse profonde
Des rudes paysans
Qui fit trembler le monde
Sous ses sabots pesants.

Combien, de ces chaumières
Aux paisibles courtils,
Pour la guerre dernière
De beaux gars sont partis !
Combien la mort cruelle
Est venue en toucher
Gardant dans leur prunelle
L'image du clocher !

De nos vaillants ancêtres,
Conservons la fierté ;
Nous leur devons de naître,
De vivre en liberté ;
Gardons cet héritage
Contre l'insidieux
Retour d'un esclavage
Qui leur fut odieux.

LA LIGNE BLEUE

À la mémoire de Jules Ferry.

Cette ligne de monts tranchant sur le ciel bleu,
Est celle dont un fils pieux de notre race
Allia la pensée en son ultime vœu
 À la mémoire de l'Alsace.

Longtemps les grands Français qu'a repris le
tombeau Ont gravi ses sommets, comme autrefois
Moïse,
Avant de s'endormir, montant sur le Nébo
 Contempler la Terre promise.

Le sang sur ces monts nus coula pendant quatre ans
Dans le choc infernal dont l'histoire s'effare ;
Et là le coq gaulois, en des réveils vibrants,
 Au vent a jeté sa fanfare.

De ces cimes partit, refoulant le Germain,
Vers l'Alsace en délire, au chant des Marseillaises,
Le flot glorieux qui, des Vosges vers le Rhin,
 Roula les enseignes françaises.

Nos fils seront jaloux de ceux qui purent voir
La ligne des monts bleus — spectacle grandiose —
Aux hymnes des clochers, s'illuminer un soir

Des splendeurs de l'apothéose.
Et, de son cauchemar, un peuple délivré,
Gardera de son nom la mémoire éternelle,
Pour avoir vu le Droit sur son fâite sacré,
Annoncer la bonne nouvelle.

MEURTHA²² (i)

À Monsieur Victor Lalevée.

De l'ombre hercynienne au flanc des monts tendue,
Vers l'étroite vallée où règne le chaos,
L'ondine espiègle aux pieds de neige est descendue
Éveillant les jeunes échos.

Pour ouvrir un chemin à sa marche incertaine,
Les gouffres sont comblés, les rochers sont ouverts,
Et les elfes légers sous les pieds de leur reine
Ont déroulé des tapis verts.

Que l'air reste âpre sous la voûte saturnine,
La sylve menaçante en son obscure ampleur,
Qu'importe ! sur ce sol, sous les pas de l'ondine,
La poésie a mis sa fleur.

Ce séjour va tenter ceux que l'intelligence
Fit semblables aux dieux et l'astuce aux démons,
Les nains des plaines dont la pullulante engeance
Va monter à l'assaut des monts.

22 Meurtha : la Meurthe.

L'ondine cependant, dans sa course légère,
A gagné le vallon où règne encor la paix,
Et, déjà se croyant au bout de sa carrière,
Flâne en égrenant ses couplets.

Conquise par le charme épandu sur ces rives,
Sous les aulnes penchés aux verdoyants arceaux,
Elle s'endort au chant des pinsons et des grives,
Dans un lit mouvant de roseaux.

Mais les vents pluvieux ont gonflé leurs haleines ;
Elle se lève alors prête à courir sans fin,
À travers l'inconnu vers les plages lointaines
Où doit se fixer son destin.

Les bois noirs sont franchis et déjà sous la nue,
La distance, des monts, abaisse les hauteurs ;
Et l'ondine à pas lents, dans la vaste étendue,
S'avance étalant ses splendeurs.

Mais voici qu'apparaît sur la rive déserte
Une tribu de nains hirsutes et râblus,
Ils l'entourent sans gêne et son écharpe verte
Caresse leurs torses velus.

Des orientes lointains chassés par les tempêtes,
Ils vont couvrant leurs flancs de la peau des
aurochs ;
Leur bras armé d'airain est teint du sang des bêtes ;
Ils dorment la nuit sous les rocs.

Mais dans leurs yeux s'allume une flamme divine
Absente du regard des aîtres des grands bois ;
Aussitôt subjuguée et conquise, l'ondine
Est prête à recevoir leurs lois.

De toute sa vigueur et de toute sa grâce,
La vagabonde va désormais s'attacher
Au triomphe de l'œuvre échue à cette race,
Parfaire le monde ébauché.

Lentement et sans bruit, pour conquérir la plaine,
Ses pas, du sol fécond, ont été repoussés ;
Pour eux, elle consent à borner son domaine
Aux sillons qu'ils lui ont creusés.

Elle trouve une roue à l'allure innocente,
Comme un jouet d'enfant placé sur son chemin,

Et la voilà prêtant sa force obéissante
Aux efforts du génie humain.

Et dès lors elle lave et tisse des livrées ;
Elle écrase les grains ; elle bat les métaux ;
Elle dispense l'onde aux plaines altérées,
Lève et transporte les fardeaux.

À présent condamnée au travail de l'esclave,
L'un après l'autre elle a perdu tous ses attraits ;
Elle ne chante plus et dans sa plainte grave
On sent percer d'obscurs regrets.

Toujours de plus en plus son maître exige d'elle ;
Aussi le jour est proche où lasse de son sort,
Elle va se lever, tel un coursier rebelle
Qui n'obéit plus au mors.

Les ailes de la brise ainsi qu'un caresse,
Au printemps ont touché son front découronné
Soudain son souvenir vers sa libre jeunesse,
Irrésistible s'est tourné.

Sa clameur dispersée en rumeurs infinies

Sur les flots furieux débordant des canaux,
Du mont natal, appelle à l'aide les génies
Veillant à la source des eaux,

Et leur troupe, à la voix de leur fille accourue,
Paraît se hérissant des troncs brisés des pins,
En bonds tumultueux, avec fureur se rue,
Sur l'œuvre orgueilleuse des nains.

Les tours, les ponts puissants tremblent sur leurs
assises
Sous les coups de bélier s'écroulent les maisons ;
Du val, en un instant, les terres reconquises
Ont vu s'abîmer leurs moissons.

Rien n'a pu résister à la horde puissante,
Et les flots limoneux sont couverts de débris ;
Et les humains clamant leur détresse impuissante,
Tremblent dans leurs derniers abris.

L'ondine étend alors son manteau sur la plaine,
La plaine immense où fière et libre en ses ébats,
Elle se roule encor la chevelure pleine
De l'ample écume des combats.

Mais quand tombe l'effort de sa rage expirante,
Les nains audacieux et toujours invaincus,
Viennent armés de crocs, sur la barque mouvante
Tenter d'entraver ses bras nus.

Ils vont entre leurs murs, ainsi qu'en une geôle,
La ramener vaincue et, pour briser l'essor
De sa course, nouer la hart à son épaule
Que la révolte agite encor.

Le règne est bien fini, des géants, des génies ;
Le mystère étreignant l'univers est percé,
Et l'homme, ce pygmée, étend ses tyrannies
Sur le monde bouleversé.

MON HAMEAU

Ce sol conquis sur l'abrupte nature
 Semblant aux plis du vallon vert
Comme un sillon moutonnant de verdure
 Dans le penchant des monts ouvert ;
Cette oasis que la lande pourprée
 Jadis retenait dans ses plis,
C'est mon hameau, ma rustique Beurée,
 Mon pauvre et cher pays.

Son souvenir évoque en ma pensée
 L'antique et l'heureuse maison,
D'une famille aujourd'hui dispersée,
 Les amis des jeunes saisons ;
Les voisins qui, comme en un phalanstère,
 Vivant étroitement unis,
De cette combe obscure et solitaire
 Faisaient un paradis.

Oh ! retourner me blottir dans son ombre,
 Rejeter l'importune loi
Des fictions dont la raison s'encombre ;
 Prier avec la même foi ;
S'emplir les yeux de spectacles champêtres ;
 Vivre des premiers souvenirs :
Sous leur vieux toit, dans le lit des ancêtres,
 Se coucher pour mourir !

D'y revenir, suis-je point toujours digne ?
Il n'eut jamais fils plus aimant ;
La ville, au front, en vain m'a mis son signe,
Je suis demeuré paysan ;
Tu nourris mal ma pensée, ô Patrie !
Des rudes sèves de tes champs,
Mais ton amour, à défaut de génie,
Inspira tous mes chants.

Et c'est ainsi que tes aubes sereines
Aux éclatants cocoricos,
Les frais glouglous de tes claires fontaines
Y mêlent leurs joyeux échos ;
Ton souvenir qui m'a dicté ces pages
Et l'allégresse du retour,
T'ont dit combien, après mes longs voyages,
Je garde ton amour.

NOTRE FONTAINE

À ceux de La Beurée.

Devant notre logis pour amener l'eau vive,
En brisant les rochers, en fouillant les limons,
Mon père longuement dans la côte déclive
Explora les veines des monts.

Quand à la source enfin, il eut ouvert ses routes,
Des voix de l'avenir le cœur le révéra
Et dans le souterrain où l'eau gouttait des voûtes,
Son cœur d'un rayon s'éclaira.

Car son humble labeur générateur de joie
Nous fit des jours heureux, et tous ceux qui plus tard
Naîtront sur cette terre et suivront notre voie
En auront encore leur part.

Par des conduits de bois, de l'onde maîtrisée,
À travers les ravins, on amena le flot ;
Une auge dans un tronc monstrueux fut creusée
Où l'eau s'écoule à plein goulot.

Ainsi naît la fontaine au seuil de la chaumière,
Où l'homme fatigué se rafraîchit le soir,
Où la vache altérée à paître la *fourrière*,
Plonge en rentrant son mufle noir.

Désormais les gazons ceignant l'humble domaine,
De verdure et de fleurs se couvriront l'été ;
Un coin sera conquis ; une famille humaine
Y vivra dans la liberté.

Des frênes, des noyers, les frondaisons épaisses
Sur le courtil paisible étendant leur lacs,
Dans le désert des champs transformés en fournaise,
Feront une fraîche oasis.

Désormais dans la paix où la nuit chaude plonge
La vallée endormie, au-dessus des *chezeaux*
Où l'ombre des grands monts sous la lune s'allonge
Monte le frais babil des eaux.

Auprès du flot jaseur qui mollement s'épanche,
Les anciens du hameau, dans notre vieux patois,
En rude académie assemblés le dimanche,
Aimaient à causer d'autrefois.

De leur bâton noueux ils remuaient le sable,
Ou regardaient au loin dans leur rêve absorbés,
Pendant que leur récit coulait intarissable
Comme les ondes des *gombés*²³.

23 Gombé : mare.

J'ai pris bien des leçons auprès de la fontaine,
Et les voix du passé comme un vibrant essaim,
Se mêlent en mon âme à la rumeur lointaine
Des eaux vives dans le bassin.

UN RUISSEAU

C'est un ruisseau sans nom qui dégringole
Des monts voisins, une simple rigole
Rayant des prés le verdoyant tapis ;
L'humble rivière à laquelle il se heurte,
D'un trait l'aspire ; auprès de lui la Meurthe
Semble un Mississippi.

Un pied de bœuf en passant le dérange ;
Le moindre orage en un torrent le change ;
Mais en temps sec il fait si peu de bruit
Que pour l'entendre il faut que dans les ormes
Le vent se taise et que l'oiseau s'endorme
Au manteau de la nuit.

À notre combe il borne son domaine,
Drainant les eaux limpides des fontaines,
Prêtant son aide et sa grâce aux saisons ;
L'aumaille y boit, le passereau s'y baigne,
Et, tout à tour, chaque ferme le saigne
Pour mouiller ses gazons.

Enfants, nous y levions des retenues
Pour barboter dedans les jambes nues ;
Nous lui creusions ensuite des canaux,
Et, se pliant à notre fantaisie,
L'onde faisait à la place choisie

Tourner nos moulineaux.
Au bord du *rupt* une autre enfance joue
Édifiant avec la même boue ;
Un couple vient tendrement enlacé ;
Et le vieillard dont cette vue avive
Les souvenirs, s'attarde sur la rive
Et rêve à son passé.

Il songe à ceux, ancêtres de sa race,
Ayant vécu, souffert à cette place
Et que l'oubli prit avec le trépas ;
Et c'est pourquoi dans le soir il lui semble
Que du ruisseau la voix timide tremble
Et sanglote tout bas.

LA FERME VOSGIENNE

À Monsieur V. Lalevée.

Dans les vallons noyés par l'ombre,
Sur chaque *rain*²⁴ où l'eau jaillit,
Partout, quand de son manteau sombre
La forêt écarte les plis,
Comme au hasard, semés en nombre,
Des nids humains sont établis.

Au sein des frondaisons épaisses
Qui moutonnent aux alentours,
Jamais le regard ne caresse
Ces fermes au riant séjour,
Sans qu'aussitôt dans le cœur naisse
Désir d'y fixer ses amours.

Avec leur toit rasant la terre,
Leur mur épais au sol enté,
Basses, massives, régulières,
Mais parant leur rusticité
De même grâce hospitalière,
Toutes ont l'air apparenté

24 Rain : ravin, terrain en pente.

Qu'elle paraisse au pied des cimes
S'être arrêtée ainsi qu'un bloc,
Qu'elle semble au bord des abîmes
Une bastille sur un roc,
Chacune de sa vie anime
La part de mont reçue en hoc.

Assez près pour l'aide obligeante,
On est trop loin pour imposer
Une présence fatigante ;
Là le rêve est réalisé
D'une existence indépendante
Sans lien social brisé.

Des cités vibrantes, la vie
Là-haut ne les agite pas ;
Et leur fenêtre qu'incendie
Le soir de ses derniers éclats,
Suit, dans le jour, la comédie
Que donne le monde ici-bas.

Dès que la ruche bourdonnante
Dans le matin vient de s'ouvrir,
Son essaim dévale les pentes
Que les sabots font retentir,
Et, de loin, la ferme riante
Regarde ses enfants partir.

Dans le tintement des sonnailles
Ou la cadence des fléaux,
Jours de moisson, jours des semailles,
Sans la troubler coulent égaux,
Et, le soir, couvrant ses ouailles,
Elle s'endort au chant des eaux.

Garde, avec ton rude langage,
Ô modeste ferme des *rains*
Tes mœurs pures, tes vieux usages
Et les vertus qui, dans ton sein,
Conservent intact son visage
À l'antique foyer lorrain.

LE COSTÉ

À un ami.

Ami, te souviens-tu du bosquet du Costé,
De cette gorge ombreuse où notre vallon plonge,
Qui fut le cher asile, aujourd'hui dévasté,
Où nous avons jadis abrité nos beaux songes ?

Que d'attraits pour nous plaire au Costé réunis !
Des eaux pour barboter, l'herbe pour couche molle,
Dans la belle saison des cerises, des nids,
Un refuge pour ceux que rebutait l'école.

Dans le chemin des champs qui longe le taillis,
Nous en allant tous deux, dans notre vieil idiome
Redisant les récits aux *loures*²⁵ recueillis,
En avons-nous conté des histoires, des *fiaumes*²⁶ !

L'âge changeant l'ardeur de nos tempéraments,
Nous fûmes séduits par le goût des aventures
Qui, pour se contenter, n'avait d'autre élément
Que le secours fourni par de folles lectures.

Nous nous réfugions dans l'ombre du Costé ;
Et là, nos fronts unis pour protéger la page,
Sans souci de la pluie et de l'obscurité,

25 Loures : veillées d'hiver.

26 Fiaumes ou Fiauves : fables en patois.

Nous fatiguions nos yeux à dévorer l'ouvrage.
Transportés en pensée aux pays merveilleux,
L'esprit halluciné de chimères trompeuses,
Entre les fûts dressés, nous voyions sur les cieux
Nos chaudes visions s'encadrer radieuses.

Sur le Costé, le temps a passé son niveau ;
De l'image qui fut chère à notre pensée,
Il n'existe plus rien dans son aspect nouveau :
Le ravin est tondu, la futaie est rasée.

Et puis, l'un après l'autre, éteints dans notre ciel,
Chacun de ces rayons de la commune aurore
A sombré tristement dans l'abîme éternel ;
Notre vieille amitié seule résiste encore.

Et ce dernier vestige est l'unique lien,
À ce qui nous fut cher, qui rattache notre âme,
Car de nos souvenirs il ne restera rien
Lorsque le temps aura soufflé sur cette flamme.

AU TEMPS HEUREUX

Mon souvenir allie au sol les compagnons
Que j'ai, chemin faisant, perdus dans la mêlée,
Tous ces fils d'une époque où nos hameaux fécond
De leurs enfants nombreux peuplaient notre vallée

Lorsque le soir là-haut ramenait nos essais,
Nos ébats revêtaient des allures sauvages :
Dans le soir on donnait d'effroyables tocsins
Aux veufs qui projetaient se remettre en ménage.

Pour semer la terreur dans l'âme des passants,
Et faire concurrence aux feux follets des creuses,
Nous promenions la nuit un masque grimaçant
Qu'une flamme éclairait dans une rave creuse.

Sur un étang boueux et grand comme la main,
Dans un cuveau branlant partis en découverte,
Nous ne manquions de voir la nef, à mi-chemin,
Sombrier en entraînant l'équipe dans l'eau verte.

Puis, quand l'hiver venu glaçait l'eau du bassin,
Tapissait les revers de sa tunique blanche,
Nous accourions glisser le long du *rain Tintin*
Où la bande roulait ainsi qu'une avalanche.

Telle humeur, à jouer à la guerre, incitait ;
Aussi d'un vieux *murger*, nous avons fait un fort,
Sur quoi, dans l'action, tout chacun s'excitait,
Pour être redoutable, à hurler le plus fort.

Avec les gars du centre ou des autres hameaux,
Pour quelque point d'honneur toujours partis en
guerre,
Dans la lice, au combat, provoquant nos rivaux,
Par d'amples horions nous réglions l'affaire.

Quoi qu'on pût augurer, sur notre rude instinct
L'emprise du devoir gardait toute sa force ;
Nos ébats n'avaient rien de vil et d'inhumain ;
Un cœur aimant battait sous notre rude écorce.

Puis nous goûtions le charme épars autour de nous,
Quand, assis sous les pins, dans le jour qui s'achève,
La lune, sur nos fronts, criblait l'ombre de trous,
Et bleuissait les monts de sa clarté de rêve.

Ce souvenir revient joyeux à mon appel,
Et, brillant sur tous ceux dont le passé m'encombre
Reste comme celui d'un coin bleu dans le ciel
Où le souci des jours mettait déjà son ombre.

LE SENTIER

Les enfants du hameau descendant les ravines,
Par une sente qui, dans le pré verdoyant,
Déroulait à la fin son sinueux ruban
Flâneurs, insoucieux des rudes disciplines,
Gagnaient l'école au pignon blanc.

Sentier où chaque soir, pauvre et candide élève,
Je trouvais la chimère heureuse d'obéir,
Où, comme en un roman, je voyais l'avenir,
Où j'ai senti la fleur de l'amour et du rêve
En mon âme s'épanouir,

Je retourne vers toi comme en pèlerinage,
Essayant d'évoquer les fantômes d'antan ;
Mais je trouve partout l'œuvre lente du temps :
Sur le gazon épais s'efface ton sillage,
Mon cœur muet n'a plus vingt ans !

Cependant sous mes pieds j'entends comme une
plainte
Qui prolonge la mienne et vient du vieux sentier :
« Ami des anciens jours, ta fervente pitié
Sur ce sol vainement rechercherait l'empreinte
Que laissent les pas d'écolier,

Tu verrais aujourd'hui pour aller vers l'école,
— Toute neuve, imposante, avec ses toits jumeaux
Le front lourd de pensers, les enfants des hameaux
Ayant livres nombreux suspendus à l'épaule,
Emprunter des chemins nouveaux.

Maintenant que du peuple ont fini les épreuves,
Les sentiers d'écoliers n'ont plus pour eux d'attraits ;
Le chemin le plus court est celui du progrès ;
Ils y marcheront tous avec leurs forces neuves
À la conquête du succès.

Leurs pieds nus ont chaussé des bottes de sept lieue
Ils ne rêveront plus mais auront l'entregent ;
Ils estimeront moins la gloire que l'argent
Et, flânant sur mes bords pour cueillir la fleur bleue,
Ne viendra plus un indigent.

Nous subirons le sort des choses archaïques :
Je disparaîtrai sous l'emprise des genêts,
Et, des feuillets jaunis où dorment tes sonnets,
Ceux qui vivront demain, pour fournir leurs
boutiques, Confectionneront des cornets. »

LA VACHE

Pourquoi rougir de mettre en vers cette anecdote ?
Mon dessein n'a-t-il pas dans l'amour son départ ?
Plus humble est le sujet, plus il est dans ma note :
C'est pourquoi dans mes chants l'animal a sa part.

Quand, ainsi que les miens, on a vécu près d'elle,
Dans la bête, troublante énigme, on comprend mieux
Ce reflet de pensée où l'âme universelle
Se révèle, et la fait humaine par les yeux.

Dans la *basse* perdue et le décor biblique
Où s'est multipliée en paix notre tribu,
Bêtes et gens formaient comme une république
Ayant pour loi l'amour et le travail pour but.

Génisses et chevreaux qui partageaient l'étable,
Le vieux coq qui sonnait la diane pour tous,
Jusqu'aux pinsons amis qui nichaient dans l'érable,
Chacun avait son nom qu'on comprenait chez nous.

Les vaches connaissaient, au bruit des pas, ma mère,
Dont le seillon de bois s'emplissait de leur lait,
Et mon père apportant, sur son dos, des *fourrières*,
La verdure ou le foin fleurant le serpolet.

Leur voix triste, aux enfants, disait la nostalgie
Des gazons verdoyants où, l'automne venu,
La bande des hardiers aux frimousses rougies,
Derrière le troupeau, galopait les pieds nus.

La préférée était Grébate, la plus belle,
La perle de l'étable et l'orgueil du bercail,
Celle qui fièrement portait la campanelle
Dont le gai tintement rassemblait le bétail.

Sa robe sur la croupe avait des tons d'albâtre ;
Le jais semblait briller aux plis de son fanon ;
Son œil humide et doux plein d'un reflet bleuâtre,
Adoucissait l'aspect terrible de son front.

Entrée en même temps que nous dans l'humble
ferme La bonne bête avait pendant plus de vingt ans,
Avec ses flancs féconds et sa mamelle ferme,
Peuplé de veaux la friche et nourri les enfants.

L'étable bien des fois déjà s'était vidée ;
Tout se muait chez nous, au cours but des saisons
Mais nul encor n'avait envisagé l'idée
Que Grébate pouvait manquer dans la maison.

Hélas ! quand la vieillesse eut décharné sa tête,
Tari ses maigres flancs, hérissé son dos creux,
La fin inéluctable et triste de la bête

Éveilla dans nos cœurs un émoi douloureux.
L'âpre nécessité nous a fait l'âme ingrate ;
Sous les yeux des enfants, par cet or éblouis,
Sur notre table un jour, pour prix de la Grébate,
Un boucher juif s'en vint compter quelques louis,

Et mon père, un morceau de pain de seigle en poche,
Vers la ville emmena la vache aux yeux hagards,
Pendant que nous pleurions et qu'en l'étable proche
Sœurs bramaient d'angoisse et secouaient leurs
hards.

Dans l'abattoir sanglant, quand il l'eut enchaînée
Et qu'il voulut partir, la vache, tout à coup
Semblant comprendre quelle était sa destinée,
D'un reste de vigueur tira sur son licou.

Mais quand elle jugea toute fuite impossible,
Et surtout que sans elle il retournait là-bas,
Son appel véhément, sa plainte irrésistible,
Fit revenir ému, mon père sur ses pas.

Ne sachant que tenter pour calmer sa détresse,
Il tira son dîner et lui donna son pain,
Puis s'en revint à jeun, le cœur lourd de tristesse ;
Mais mon père en rentrant, le soir, n'avait pas faim.

LE VIEUX COQ

Grand'mère avait un coq qu'elle appelait Joson,
Un superbe *jau* noir, orgueil de la maison,
Si robuste de taille, à ce point sociable,
Que, sans gêne et sans peur, il mangeait sur la table.

Sa crête pendait comme un bonnet phrygien ;
Un cercle d'or ourlait son œil olympien ;
Il portait sur le dos une chape brillante ;
Les moires chatoyaient sur sa queue opulente.

Les pieds adonisés d'un éperon puissant,
Guêtré de veau verni, précautionneur, posant
Puis relevant fermée et tenant haut la griffe,
Il marchait dans le pré, grave comme un pontife.

Terreur des chiens errants, des chats, de ses voisins,
Il protégeait sa cour et gardait les poussins ;
Quand il s'attaquait même à la buse surprise,
Il laissait plume et sang, mais ne lâchait pas prise.

Son sonore clairon nous annonçait le jour,
Et ses éclats couvraient ceux des coqs d'alentour ;
Jusqu'à l'heure où l'oiseau cherche l'ombre et se
perche,
Joson, face au soleil, chantait sur une perche.

Il avait bien quinze ans ; l'âge l'avait rendu
Intraitable, et son corps, autrefois si dodu,
En squelette emplumé tendait à se réduire ;
On le gardait craignant de ne pouvoir le cuire.

À l'automne, voyant l'un de ses fils grandi
Dans son propre sérail disputer son crédit,
Notre coq déplumé, honteux et lamentable,
S'en alla se cacher dans un coin de l'étable.

Pendant trois jours entiers, Joson agonisa ;
À mourir obstiné, farouche, il refusa
Tous les soins qui pouvaient, avec son existence,
Prolonger l'implacable et morne déchéance.

Combien, dans ce récit, pourraient trouver leur
bien ? Ayant perdu fortune, honneur, forces,
combien
De la scène du monde où se pressent les êtres,
Savent, quand il est temps, descendre et disparaître ?

L'EAU-DE-VIE

Doux présent du soleil, secourable eau-de-vie,
Toi dont notre pain noir se plaît à s'humecter,
Par les sots et les snobs méconnue et honnie,
Foin du qu'en dira-t-on ! moi je veux te chanter.

Quand une tâche aride épuisait ma jeunesse,
Que, dans la nuit glacée éveillé par le froid,
J'écoutais en la mer des ténèbres épaisses,
Tomber, larmes de bruit, les heures du beffroi ;

Quand les moments brumeux, les étés sans lumière,
Passaient sans égayer d'un rayon mon printemps,
Que dans mon cœur bruyant où pleurait ma chimère,
Retentissait l'appel éloigné de nos champs,

Je m'en allais tirer de la malle légère
Où tenait tout mon bien, le flacon introduit,
Au moment du départ, par la main de mon père,
Expert dans l'art savant de distiller les fruits.

Dans mon cerveau glacé fondait la nostalgie
Aussitôt que j'avais au goulot parfumé
Collé ma lèvre avide, à longs traits bu la vie
Avec les sucS ardents issus du sol aimé.

Je croyais retrouver dans l'essence des mûres
Les arômes du thym flottant sur les ronciers,
Et le kirsch évoquait les champêtres murmures
Avec le chant des nids au front des merisiers.

Au goût se révélaient la prune aux douceurs d'ambre,
L'airelle des sommets, l'alise et le sureau,
Le brou qui semble plein des senteurs de septembre,
La framboise des bois, cette reine des eaux.

Lors, du philtre enchanteur, la bienfaisante ivresse,
Faisait dans le silence et le froid ambiants,
Contre le sort mauvais se cabrer ma jeunesse
Et lever du passé les fantômes riants.

Je revivais ainsi nos printemps éphémères,
Quand fleurit l'alisier qui s'agrippe aux *réaux*,
Quand les gazons semés de cumin et d'ulmaire,
Bordent les *rupts* neigeux où plongent les sureaux.

Puis, lorsque mûrissaient framboises et brimbelles,
Nous accourions joyeux au somptueux festin
Qu'offrait à ses enfants la forêt maternelle,
Et revenions chargés d'un copieux butin.

Des marmots du hameau, les troupes vagabondes,
Fondaient, aux premiers gels, sur les noyers trapus
Sous les coups répétés des gaules et des frondes,

Les noix vertes roulaient dans l'herbe des talus.
Quand des fruits fermentés les senteurs capiteuses
Cessaient, l'hiver venu, de remplir la maison,
De l'alambic brûlant, en larmes précieuses,
S'écoulait lentement la divine boisson.

Si nos anciens souffraient trop de la pénurie
Des produits de leur sol, ils recouraient au marc
Qu'ils allaient, défiant gendarmes et régie,
Par les sentiers des monts, chercher jusqu'à Colmar.

Nous n'avons plus été vers l'Alsace endeuillée ;
Les vieux inquiets ont vu le chemin de fer,
Bouleversant leur vie, entrer dans la vallée,
Et, par wagon, l'alcool nous apporte l'enfer.

Depuis l'industrie a gâté nos paysages,
Modifié la race, et la vie, et les mœurs ;
L'ivresse a revêtu ces allures sauvages
Qui remplissent nos nuits de farouches clameurs.

Seuls les anciens, à tout ce progrès réfractaires,
Dressés contre le flot qui va tout submerger,
À leurs vieilles amours lèvent toujours leurs verres
Qu'alimente la sève ardente du verger.

LA SAINT-JOSEPH

L'aube d'un jour heureux se levait sur le monde ;
Dans l'enclos familial, du haut des monts rougis,
La lumière à longs flots ruisselait comme une onde,
Et le printemps entraît comme un hôte au logis.

Le renouveau mettait sa douceur ineffable
Dans mon âme d'enfant ; assis au seuil, mêlé
Aux chevreaux turbulents qu'avait lâchés l'étable,
Je promenais sur tout mon œil émerveillé.

Pour semer ses cabus, dans le coin qui s'accote
Au mur et que défend un rempart de genêt,
Sur sa hanche robuste ayant troussé sa cotte,
Grand'mère ce jour-là bêchait le jardinet.

De ma petite main écartant la barrière,
Vers l'aïeule indulgente haussant mon front mutin,
Je lui criai ravi : « Dis-moi pourquoi, grand'mère,
Tous nos pinsons ont l'air si contents ce matin ? —

— La joie à tes amis, enfant, tourne la tête ;
Voici l'heure pour eux d'apprêter les berceaux ;
Du benoît Saint Joseph, c'est aujourd'hui la fête,
L'époque où, dans les bois, s'épousent les oiseaux. »

Justement étonné de n'être pas de noce,
Je m'en fus dans le breuil cher à mon souvenir,
Vers le coin préféré que le printemps précoce,
D'un tapis verdoyant, venait de rajeunir.

Le bruit des grandes eaux montait le long des
rampes Des monts noirs où la neige en plaques
s'étalait,
Et le souffle apaisé des vents mettait aux tempes
Une fraîcheur pareille à la menthe au palais.

Les gazons soulevaient le lit des feuilles mortes ;
Les grands sapins avaient des reflets bleus d'émail ;
Comme autant de miroirs au loin brillaient les
mortes, Car le ciel souriait à la terre en travail.

Le gala commençait et la joie était vive ;
« Mes amis, me voici ! » criai-je en arrivant ;
Nul ne s'inquiéta de ce nouveau convive ;
Chacun, sans s'émouvoir, continua son chant.

Les gais chardonnerets désertant les ormoies,
Passaient en vols bruyants où chatoyaient les ors,
Pendant qu'en long triangle, ouvrant l'azur, les oies,
À l'appel des amours, gagnaient les lointains nords.

Les pinsons au cœur chaud, hérissés et superbes,
Luttant et pépissant, leurs becs noirs élargis,

Roulaient de branche en branche et tombaient dans les
herbes,
Du bruit de leur querelle emplissant le *hagis*.
Se pendant aux rameaux, les agiles mésanges
Titinnaient, titinnaient, pendant qu'un roitelet,
Dans les épicéas dont le manteau s'effrange,
Leur donnait la réplique avec son flageolet.

À la cime d'un pin dominant la rouvraie,
Une grive tranchait sur les cieux éclatants ;
Sifflant et grasseyant, d'harmonie enivrée,
Elle menait là-haut l'orchestre du printemps.

Je restai tout un jour engourdi de bien-être,
Dans cette éclosion de parfums et de chants,
Sur la terre natale, heureuse de renaître,
Communiant joyeux avec tous ses enfants.

Quand à la Saint-Joseph les oiseaux se marient,
Aujourd'hui le printemps est rebelle à nos vœux ;
Nos bois n'ont pas de chants et nos grands monts sourient
Avec bien moins de charme et sous des cieux moins
bleu.

L'âge avec un autre œil nous fait-il voir la vie ?
Ou bien vraiment l'éveil de la nature est-il
Et plus pâle et plus lent qu'à l'époque bénie
Où grand'mère à sa voix descendait au courtil ?

LES PINS

À mon Père

Rumeur des gouffres bleus, des torrents et des
cimes,
Plaine du temps qui fuit roulant dans les abîmes
Nos mortelles amours et nos mièvres chagrins,
Mon âme vibre encore à tes accents sublimes,
Ô chant de l'onde dans les pins !

J'entends toujours monter des écluses lointaines,
De nos *rupts* écumeux où pleurent les moraines,
Des gouttes grelottant dans les plis des *valtins*
Et du front vert des bois où sourdent les fontaines
Le chant de l'onde dans les pins.

Je revois, tels des blocs tombés des avalanches,
Le groupe éparpillé des maisonnettes blanches
Sur le penchant des monts aux profils léonins ;
La nôtre se cachait sous le lacis des branches
Où l'onde chantait dans les pins.

De joie et de travail la journée était pleine ;
Pendant que notre mère embobinait la laine,
Le bruit de ta navette animait vos refrains
Et rythmait, nous venant de la forêt prochaine,
Le chant de l'onde dans les pins.

Combien m'apparaissaient reposantes et brèves
Ces heures des beaux soirs où, pour bercer nos
rêves, Dans le vent qu'embaumaient des parfums
d'aubépins, Nous arrivait profond comme la voix des
grèves,

Le chant de l'onde dans les pins.

Tes récits évoquaient l'histoire du vieil âge
Quand les aïeux fuyant la guerre ou l'esclavage,
Montaient pour disputer leurs antres aux félins
Et vivre en liberté dans la forêt sauvage

Où l'onde chantait dans les pins.

Leur hache s'attaquait plus tard aux sapinières ;
Les meules de charbon fumaient dans les clairières ;
La chlitte au faix pesant glissait dans les ravins ;
Les flotteurs sur leurs trains descendaient les rivières

Dont l'onde chantait sous les pins.

Aux plus rudes labeurs, ton bras voulut suffire,
Ô père ! à qui le temps a manqué pour t'instruire,
Pour assurer aux tiens de plus heureux destins,
Afin qu'un jour ton fils pût comprendre et traduire

Le chant de l'onde dans les pins.

À L'AURORE

Dans les cieux éblouis vient de naître l'Aurore,
Fille de l'Orient, sur les monts sourcilleux,
Sur la cime des bois que ton souris colore,
Tu poses en rêvant ton pied victorieux.

Tu fais, en dénouant ta ceinture irisée
Les rubis et les ors couler dans le matin ;
La Nuit fuit devant toi ; sur la voûte embrasée,
Le Nord rentre ses chars, Orion s'est éteint.

Quand ta jeune lumière inonde la vallée
Où dorment mes amours, mes souvenirs heureux,
Ma jeunesse, qu'ils ont jadis ensoleillée,
Se réveille en mon cœur au souffle de tes feux.

Alors je te disais : « Avec ton doigt de rose,
« Frappe aux vitres d'argent de la blanche maison ;
« Verse sous les linons où l'amante repose,
« Sur l'or de ses cheveux celui de tes rayons.

« Afin qu'en s'éveillant sous ton baiser de flamme,
« Elle entende mon luth se mettre à l'unisson
« De ces fervents transports qui font vibrer mon âme
« Prête ton radieux essor à ma chanson. »

Hélas ! avec le temps a changé ma prière.
Des trahisons, des deuils, cauchemar de ma nuit,
À l'heure où tu parais, céleste Messagère,
Viens pour me consoler et m'apporter l'oubli.

Mais que toujours ta sœur, l'Espérance éternelle,
De l'humble Humanité debout dans le matin,
Pour la nouvelle étape ouverte devant elle,
Relève la foi dans son immortel destin.

Et puissent les espoirs saluant ta venue
Et les illusions qui lèvent sous tes pas,
Ne laisser dans les cœurs nulle déconvenue
Quand du soir, dans le ciel, se tendront les lampas.

LA NUIT

Le vert friselis
Des feuillages frêles,
Au creux des taillis
Fuit comme un bruit d'ailes ;
Les clartés du soir,
Ces yeux des chaumières,
Au front du mont noir
Ferment leurs paupières.

Au moustier voisin
La cloche sanglote ;
Sur l'onde s'éteint
Le rayon qui flotte ;
L'ombre au vol léger
S'étend sur la plaine ;
Le monde a plongé
Dans la nuit sereine.

Pour rendre du temps
La fuite sensible,
Un seul bruit s'entend
Dans le bois paisible :
Sur un ton grelet,
Chantant sur sa route,
C'est le ruisselet
Qui compte ses gouttes.

De même, tout seul
Dans l'ombre infinie
Dont l'ample linceul
Là-haut irradie,
Du cadran des mondes
J'entends maintenant
Tomber les secondes
En mon cœur vibrant.

L'AUTOMNE

L'automne, sur l'ombrage arrondi comme un porche,
Où s'engouffrent les *rupts*, sur les *hagis* feuillus,
La haie ourlant les prés ou croulant des talus,
Tel un incendiaire, a promené sa torche.

Au jardin cependant se hâtent de fleurir
Les roses en retard et le lent chrysanthème,
Et la nature ayant épuisé tout son thème,
Dans ce suprême effort se pare pour mourir.

La harde a déserté la friche qui s'endeuille ;
Les pasteurs vers l'école à regret sont allés ;
Et, dans les bois muets, sur les gazons mouillés,
Des arbres, lentement, tombe, tombe la feuille.

Saison des denoûments dont l'espoir est exclu,
Dans mon cœur fatigué qu'obsède ton image,
Se mêle de la mort le menaçant présage
Au poignant souvenir des printemps révolus.

L'HIVER

L'hiver a, sur nos monts, signalé sa venue
En jetant à leur chef pelé son bonnet blanc,
Et puis, sournoisement, sa marche continue
Des plis de son peplum a recouvert leur flanc.

Enfin, s'enhardissant, il descend la vallée,
Étouffant dans leur lit la rumeur des torrents,
Cernant le montagnard en sa hutte isolée,
Murant dans leurs abris les animaux errants.

Sans trêve, du ciel noir, fond la froide avalanche ;
Dans la nuit et le jour également blafards,
Sans cesse s'épaissit, monte la couche blanche
Avec l'inconsistance et l'aspect des brouillards.

Sur les sapins géants, la neige accumulée
Fait plier les arceaux de leurs dômes touffus,
Et dans leur ombre étend la nappe immaculée
Où les loups monstrueux posent leurs pieds griffus.

Le silence a, des bois, submergé l'étendue ;
La nuit et la terreur rampent dans les ravins,
Dans les fourrés profonds la vie est suspendue
Et la sève est figée au tronc gelé des pins.

Comme un boulet glacé, le globe nous emporte
Frissonnants à travers la froide immensité ;
Il semble dans nos cœurs que l'espérance est morte
De revoir à jamais un sourire d'été.

Et nous devons avoir foi dans l'expérience
Pour penser qu'il n'a point en sa route perdu
La trace d'un soleil dont la trop longue absence
Laisse en pénible attente un monde suspendu.

Oui, dans l'éroulement où s'abîment les choses,
Sous le fardeau glacé qui comprime son sein,
La nature invincible élabore des roses,
Travaille pour les nids et poursuit son dessein.

La vie en nos maisons que les autans menacent,
Vainement comprimée, a des retours vainqueurs ;
Au foyer réunis, les amoureux s'enlacent,
Les appels du printemps font bouillonner les cœurs.

Nous reverrons demain sur les pentes du Lange
Refleurir les sentiers de notre obscur Eden,
Et son front rajeuni dresser sa vaste frange
Dans l'azur que remplit l'or vivant du pollen.

Déjà couvrant la voix de l'autan qui se rue,
J'entends, pour célébrer le triomphe éternel
De la vie, un concert de cloches sous la nue,

Dans la nuit les chrétiens chanter ; Noël ! Noël !

UN RÊVE

J'ai fait un rêve étrange, étrange et douloureux :
L'âtre noir est éteint et la nuit va descendre ;
Sous mon souffle un tison se ranime en la cendre,
Un trait de feu surgit de l'âtre ténébreux.

Alors tous les héros de nos légendes, ceux
Qui, pour revivre avaient à mes soins pu prétendre,
Se sont levés de l'ombre et j'ai senti descendre
Et s'attacher sur moi leurs regards douloureux.

Mais l'ardeur, l'âge aidant, dans mes veines s'apaise,
Et ma bouche a cessé d'activer de la braise,
Sous la cendre en monceaux, les rayons vacillants.

Comme s'efface au vent une image sur l'onde,
Les spectres aussitôt, résignés et dolents,
Ont fondu dans la nuit éternelle et profonde.

NOTRE MAISON

Au penchant du coteau d'où l'eau vive s'épanche,
Derrière son rempart de verte frondaison,
Cachant son large toit et sa façade blanche,
Voici notre vieille maison.

Avec son grand bassin où chante la fontaine,
Précédé du courtil paisible et familier,
Sur le vaste horizon des montagnes lointaines,
S'ouvre le seuil hospitalier.

Quand nous l'avons franchi, c'est la cuisine obscure,
Ses lambris enfumés, son modeste dressoir,
Au plafond surbaissé les puissantes *travures*,
Avec, au fond, l'âtre tout noir.

Avec rouets, travouils en bruyant pêle-mêle,
Ses murs ornés de « *saints* » dans leurs cadres de
bois, Ensuite apparaissait le rustique *poêle*
Le cœur du foyer d'autrefois.

Là, grand'mère en filant sa blonde quenouillée,
De ses vieux souvenirs dévidait l'écheveau,
Ma mère ayant tiré sa pénible aiguillée,
Donnait la becquée aux berceaux.

Nous rompions notre pain autour de cette table ;
Là, le père en lisant se reposait le soir,
Les écoliers ouvraient en rentrant leurs cartables
Pour travailler à leurs devoirs.

Auprès de ce fourneau, pendant les heures noires
Que ramènent toujours les hivers de chez nous,
Pour deviser gaîment ou conter des histoires,
Les vieux se donnaient rendez-vous.

Tous les êtres aimés qu'au long cours de mon âge,
La mort a de mes bras trop souvent arrachés,
Dans cette alcôve avant le suprême voyage,
À leur tour ont été couchés.

Tisseur dans sa jeunesse, en la pièce voisine,
Notre père autrefois avait son atelier ;
Mais depuis de longs jours, le progrès et l'usine
Avaient tué le vieux métier.

Au-dessus, retenant tout le modeste étage,
Était la chambre claire où dans nos lits étroits,
Nous aimions dormir quand sur nos têtes l'orage
En passant ébranlait le toit.

Le grand portail s'ouvrait dans la blanche muraille
Sur la grange profonde où l'on battait le blé ;
Sur l'étable, à côté, de fourrage et de paille

Le grenier sombre était comblé.
Tel était le nid d'où la couvée est partie,
Où, comme un pauvre oiseau que l'autan a meurtri,
Chaque fois que mon cœur a souffert de la vie,
Je viens redemander abri.

Si la moisson n'était pas encore levée
Lorsqu'avant l'heure vous vous en êtes allés,
Regrettant de laisser votre œuvre inachevée,
Mes chers Morts, soyez consolés.

Car cette œuvre survit en votre humble demeure
Que des enfants nombreux animent à leur tour,
Et dans nos cœurs pieux votre exemple demeure
Aussi vivant que notre amour.

4 Juillet 1933.

AUX ENFANTS DU HAMEAU

Chers enfants de chez nous, dans le sentier où j'erre,
Où vous vous étonnez si souvent de me voir,
Savez-vous quel dessein je poursuis solitaire,
Comme un rustre attardé qui glane dans le soir ?

D'un enfant comme vous je cherche la trace,
Mes bonheurs de naguère épars sur vos chemins,
L'image des foyers, berceau de notre race,
Dont je suis un rameau qu'emporte le destin.

Si tant de voix, hélas ! dont les dernières plaintes,
En causant la douleur dont mon cœur est chargé,
Se sont dans ma maison et pour jamais éteintes,
Ma terre a des accents qui n'ont jamais changé.

Ce sont les mêmes chants dans la même ramure
Quand la saison des nids ramène les oiseaux
Et, sous les frais *hagis*, c'est toujours le murmure
Que font dans l'air vibrant le feuillage et les eaux.

Le temps a-t-il marché ? mes compagnons fidèles
Étaient gais et bruyants, et vous leur ressemblez ;
Les places sous les pins, où nous jouions, sont
celles, Pour vos ébats joyeux où vous vous
rassemblez.

Du charme de jadis toute chose se pare ;
Je fais ample moisson dans ce champ du passé,
Et je repartirai, content comme l'avare
Emportant un trésor patiemment amassé.

Et j'ai voulu fixer en mes modestes pages
Tous ces vieux souvenirs qui nous furent si doux,
Ne me résignant point après notre passage,
À les voir dans la mort emportés avec nous.

Mais la critique alors s'est déchaînée acerbe,
D'un monde qui ne peut souffrir sans déplaisir
Qu'un pauvre paysan puisse avoir la superbe
De vouloir de son rêve enseigner l'avenir.

Pour cette œuvre mauvaise, aux rhéteurs de village,
Mes frères de labeur se sont ligués parfois ;
Mais leur rire moqueur, leur aigre persiflage
Auront blessé mon cœur sans entamer ma foi.

Quand je ne serai plus, ne gênant plus qui vive,
De l'esprit qui m'anime admirant la raison,
Chacun rendra justice à mon œuvre naïve
Et vous lui garderez place en votre maison.

Au cours de ces longs soirs que l'hiver nous dispense
Ces contes, qu'aux récits des anciens je puisai,

Un poème où revit leur modeste existence
Entretiendront l'amour de notre obscur passé.
Mes vœux seront comblés si j'ai fait mieux connaître
Ces vallons dont la grâce et la paix m'ont charmé,
Si mon exemple peut à tous ceux qui vont naître
Faire aimer mon pays ainsi que je l'aimai.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface, par M. Émile NICOLAS	5
Avant-propos, par M. René MATHIS	9
Aux Champs de Fraize	11
Retour	13
À l'Ancienne École	15
Les Cloches	17
Le Cimetière	20
Le Train de Chez nous	22
Saint-Chédez	25
Les Foins	29
Les Seigles	32
Parfum des Fanes	36
Le Chanvre	39
La Marande	43
Tue-Chien	45
Saint Nicolas	47
De mon Seuil	50
La Fraizillienne	53
La Ligne bleue	57
Meurtha	59
Mon Hameau	65

Notre Fontaine	67
Un Ruisseau	70
La Ferme vosgienne	72
Le Costé	75
Au Temps heureux	77
Le Sentier	79
La Vache	81
Le vieux Coq	84
L'Eau-de-Vie	86
La Saint-Joseph	89
Les Pins	92
À l'Aurore	94
La Nuit	96
L'Automne	98
L'Hiver	99
Un Rêve	101
Notre Maison	102
Aux Enfants du Hameau	105